



FEDERATION NATIONALE DU FOLKLORE FRANCAIS

Us et Costumes

Numéro 11 - Octobre 1968

La Franche-Comté



Découvrons cette région

Pendant des siècles elle fut envahie, d'abord par les Celtes venant de l'Ouest, ensuite par les peuples venant de l'Europe Centrale. Elle fit partie du Duché de Bourgogne, puis passa sous la domination espagnole sous Charles Quint qui l'abandonna à son sort.

Conquise par Louis XIV, elle fut définitivement rattaché au Royaume de France par la paix de Nimègue en 1678. La Franche-Comté fut une place « **franche** », d'où son nom, sous la tutelle du Saint Empire Romain Germanique.

**Dès lors, Besançon remplace Dôle
comme capitale de la Franche-Comté.**

La Franche-Comté est géographiquement bien située, à la frontière de la Suisse, au sud de l'Alsace et à l'est de la Bourgogne.

La Cancoillotte



Faire chauffer du lait caillé écrémé dans une marmite.
A mesure que le lait caillé monte, le retirer avec l'écumoire et le mettre à égoutter.
Le presser dans un linge, puis le placer dans une terrine et couvrir avec un morceau de lainage. Laisser fermenter deux à trois jours.

Le remuer chaque jour jusqu'à ce qu'il ait fermenté
(ceci s'appelle le "méton").

Le faire fondre dans un demi-verre d'eau, sur le feu avec un peu de beurre, du sel et une pointe d'ail.
Verser dans un bol.

Les Gaudes

200 g. de farine de maïs / 50 g. de beurre / 2 dl. de crème / Sel, poivre.

Délayer la farine de maïs à l'eau froide en l'ajoutant peu à peu pour éviter qu'elle ne fasse des "gremottes" (grumeaux). Porter sur le feu et continuer à remuer jusqu'à épaississement. Laisser mijoter très doucement pour éviter les éclaboussures, pendant 1 heure. Saler. Si les gaudes sont trop épaisses, ajouter un peu de lait et de beurre. Dans la soupière mettre la crème et y verser la soupe.

Note : Dans l'assiette on peut mettre une cuillère de crème sur les gaudes et on mangera sans remuer.

Bien que cette soupe passe pour être essentiellement comtoise, elle se fait également dans d'autres provinces. Pour donner à la farine de maïs toute sa saveur, les paysans comtois faisaient sécher les "panouilles" suspendus sous l'avant-toit et les faisaient griller au four avant de les moudre. On ne doit pas remuer les gaudes lorsqu'elles mijotent, on doit laisser la peau se former sans y toucher.

De là vient le dicton du Jura :

"Chercher à remettre la peau sur les gaudes"
ce qui signifie chercher à réparer l'irréparable.

Jusque fin XVIIIème siècle, servies sans beurre ni crème, c'était un aliment pour les classes pauvres. Barbizier, disait dans ses doléances :

"Maingie in poue de gaude démôla d'aivoue in peu d'iau, in poue de soupe ai l'ougnon, voiqui lai vie de ças poueres veignerons de Bsançon".





La Vouivre

Vouivre, en patois de Franche-Comté est l'équivalent du vieux mot français "guivre" qui signifie serpent et qui est resté dans la langue du héraldique.

La **Vouivre** des campagnes jurassiennes, c'est à proprement parler la "**Fille aux serpents**".

Elle représente à elle seule toute la mythologie comtoise, si l'on veut bien négliger la bête faramine, monstre certainement très horrifique, mais dont la forme et l'activité sont laissées aux caprices de l'imagination.

Sur la **Vouivre**, on possède des références solides, des témoignages clairs, concordants.

A la fois dryade et naïade, indifférente aux travaux des hommes, la **Vouivre** parcourt les monts et les plaines du Jura, se baignant aux rivières, aux torrents, aux lacs, aux étangs. Elle porte sur ses cheveux un diadème orné d'un gros rubis, si pur que tout l'or du monde suffirait à peine à en payer le prix. Ce trésor, la **Vouivre** ne s'en sépare jamais que pendant le temps de ses ablutions. Avant d'entrer dans l'eau, elle ôte son diadème et l'abandonne avec sa robe sur le rivage. C'est l'instant que choisissent les audacieux pour tenter de s'emparer du joyau, mais l'entreprise est presque sûrement vouée à l'échec. A peine le ravisseur a-t-il pris la fuite que des milliers de serpents, surgis de toutes parts se mettent à ses trousses et la seule chance qu'il ait alors de sauver sa peau est de se défaire du rubis en le jetant loin de lui. Certains, auxquels le désir d'être riche fait perdre la tête, ne se résignent pas à lâcher leur butin et se laissent dévorer par les serpents.

La Vouivre, figure comtoise, est sans doute un des souvenirs les plus importants qu'ait laissé en France la tradition celtique.



Le Pont du Diable

Entre Sainte-Anne et Crouzet, la route traverse la vallée sur le vertigineux Pont du Diable. Ce nom lui vient de ce que le premier pont qui y fut lancé ne fut pas l'œuvre des hommes, mais du diable.

La tâche était naturellement difficile au maître maçon à qui l'entreprise avait été confiée : si la vallée était étroite, le précipice était fort profond. Mais elle le fut plus encore dès lors que le diable s'y intéressa et s'avisa de détruire chaque nuit le travail que les hommes avaient fait dans la journée. Il avait son idée et pensa bien être arrivé à ses fins lorsque le malheureux entrepreneur, en passe d'être ruiné, se tourna vers lui et invoqua son aide pour mener l'ouvrage à son terme.

Le diable ne se fit point attendre :

- demain, assura-t-il, grâce à mon aide, le pont sera terminé. J'y mets une seule condition : la première personne qui y passera sera mienne corps et âme.
- Soit, dit le maçon, qui signa le pacte.

C'était un homme scrupuleux et consciencieux. De se sentir responsable du salut éternel du premier homme ou de la première femme qui viendrait à franchir la rivière sur le pont tout neuf, il tomba subitement malade. Malade à en mourir. Si bien que ses ouvriers craignirent pour sa vie et le transportèrent vite au village de Sainte-Anne. On le coucha et on fit mander le curé du Crouzet pour lui administrer les derniers sacrements, et lui donner le suprême viatique. Et le curé promit de venir dès la pointe du jour.

Lorsqu'il arriva au bord du précipice au fond duquel coulait le torrent, il fut quelque peu étonné de constater que le pont était achevé. Il ne savait pas, bien sûr, que le diable y avait travaillé en personne toute la nuit pour pouvoir en recueillir au matin le fruit. Il ignorait tout autant que le diable était là, dans un buisson, de l'autre côté, à attendre la première personne qui le traverserait. Et l'on devine combien le maudit se réjouissait à la vue du vénérable ecclésiastique qui s'approchait, sur l'autre rive : proie magnifique, dont il n'eût osé rêver !

Le digne curé s'avança sur le pont. Il n'était pas encore arrivé à l'autre extrémité que le diable se précipita sur lui. Alors, ce fut un rugissement terrible. Car le Bon Dieu que le prêtre portait dans ses mains, devant lui, manifesta sa présence par une éclatante illumination et le démon, dans son épouvante, se jeta dans le précipice et disparut dans le gouffre insondable où se perdent les eaux du torrent.

A propos de Sainte Catherine

Litanies retrouvées dans le livre d'heures d'une vieille fille d'Ornans
(Doubs) vers 1900.



Kyrie, je ne peux pas trouver,
Christe, chaussure à mon pied,
Kyrie, pour être bien mariée.

Sainte-Marie, faites que je me marie,
Saint Joseph, dans le délai le plus bref.

Sainte Claire, avec Monsieur le Maire,
Saint Gervais, avec le juge de paix,
Saint Macaire, avec le notaire,
Saint Clément, avec le receveur de l'enregistrement,
Saint Jacques le Majeur, avec le contrôleur,
Saint Didier, avec le brigadier,
Saint Anatole, avec le maître d'école,
Saint Lucien, avec le pharmacien,
Saint Imethier, avec le charcutier,
Saint Médard, avec le marchand de riflards,
Saint Crépin, avec le marchand de peaux de lapins,
Saint Christophe, avec le marchand d'étoffes,
Saint Polycarpe, avec le marchand de carpes,
Saint Martin, avec le sacristain,
Saint Léger, avec le boulanger,
Saint Evariste, avec le liquoriste,
Saint Octave, avec le rat de cave,
Saint Laurent, avec le maréchal ferrant,
Saint Olivier, avec le banquier,
Saint Vernier, avec le cantonnier,
Saint Alexandre, ne me faites pas attendre,
Grand Saint Nicolas, ne m'oubliez pas,
Sainte Sylvie, j'en ai bien envie,
Saint Oreste, faudra-t-il que j'y reste,
Saint Irénée, c'est moi qui suis l'aînée,
Saint Abraham, voyez ma triste flamme,
Saint Casimir, voyez mon martyr,
Saint Cyr, entendez mes soupirs,
Sainte Catherine vous coiffer me chagrine,
Sainte Elisabeth ça me rend bête,
Sainte Colette, j'en perds la tête,

Sainte Pétronille, préservez-moi d'être vieille
fille,
Saint Cloud, il me faut un époux,

Saint Léon, qu'il soit beau garçon,
Saint Julien, qu'il se porte bien,
Saint Rémi, qu'il soit bien mis,
Sainte Barbe, qu'il ait de la barbe,
Sainte Agathe, faut pas qu'il me batte,
Saint Maurice, que j'aie ses prémices,
Saint Antoine, qu'il ait du patrimoine,
Saint Jean, qu'il soit intelligent,
Sainte Julie, qu'il me trouve jolie,
Saint Ferréol, qu'il ne soit pas frivole,
Saint Ferjeux, qu'il n'aime pas le jeu,
Saint Eloi, qu'il ne me fasse pas la loi,
Sainte Rose, qu'il ne soit pas morose,
Saint Dominique, qu'il ne me fasse pas la
nique,
Saint Fidèle, qu'il me soit fidèle,
Sainte Félicité, qu'il fasse ma volonté,
Saint Lazare, qu'il ne soit pas avare,
Saint Loup, qu'il ne soit pas jaloux,
Sainte Marguerite, qu'il soit plein de mérite,
Sainte Charlotte, que je porte la culotte,

Sainte Madeleine sortez-moi de la peine.

Tous les saints et saintes du Paradis,

vite un mari bien bâti, bien gentil,

Ainsi-soit-il...



LES FETES EN PAYS SOULETIN

De part et d'autre des Pyrénées, le Pays basque se partage en sept provinces :



Guipuzkoa, Biscaye, Alava, Navarre au sud, Labourd, Soule et Basse-Navarre au nord. Des trois provinces françaises, la Soule, la plus petite, a toujours été la plus attachée à ses traditions, entre autres à ses fêtes.

Si les petits bals du dimanche et les fêtes de village concernaient surtout les jeunes, les véritables événements que constituaient les pastorales et les mascarades intéressaient toute la population.

La pastorale

Issue des "soties" du Moyen Age, la pastorale a traversé les siècles. Ce spectacle avait lieu une fois par an, vers Pâques. Tous les villages en montaient une à tour de rôle, avec quelques dizaines d'hommes, du village uniquement : pas question d'admettre des "étrangers" ! Jeunes et anciens se concertaient pour choisir une pièce dans un vaste répertoire (saint Eustache, Œdipe, Abraham, Hélène de Constantinople, saint Louis, Jeanne d'Arc, Napoléon...) et faisaient

ensuite appel à un metteur en scène, qui jugeait si les futurs acteurs étaient aptes à tenir les différents rôles. Toutes les classes de la société étaient représentées : le roi, le clergé, les militaires, les conscrits (les "Blancs"), les bourgeois (les "Rouges"), les Maures et tous les exclus tels les bohémiens, les juifs, les anciens lépreux et pestiférés (les "Noirs")... Tous les habitants du village aussi pouvaient se retrouver dans certains personnages.

Acteurs, chanteurs et danseurs répétaient pendant les "longues" soirées d'hiver. Les acteurs devaient apprendre par cœur des centaines de versets, exercice très difficile pour ceux qui ne savaient pas lire... Les répétitions avaient lieu dans le plus grand secret, supervisées de temps en temps par le metteur en scène. Généralement, ce dernier choisissait les costumes, mais chacun pouvait dire son mot. Ces costumes étaient confectionnés par les couturières du village. A partir du début du vingtième siècle, certains furent loués par souci de vérité, comme celui de Napoléon, à Lacarry, en 1910. Les danseurs, les "satans", étaient choisis par les gens du village et entraînés par un ancien. C'étaient les meilleurs danseurs. Munis d'un crochet ou d'une fourche, voire d'un tricorne, il leur arrivait de participer à l'action ou de donner quelques répliques.

Le jour de la représentation, tous les protagonistes de la pastorale partaient défiler dans les villages voisins. C'était la "cavalcade". En tête, venaient les musiciens, à pied ou en charrette, ensuite les acteurs, à cheval pour la plupart, les bergers et leurs troupeaux fermant la marche. Les acteurs qui tenaient les rôles féminins défilaient en calèches décorées.

Vers dix heures, la cavalcade était de retour au village : la représentation pouvait commencer. Elle durait cinq à six heures ; un "Napoléon" (encore lui !) se termina à six heures du soir. Les musiciens, placés au-dessus de la scène, pouvaient suivre aussi ce qui se passait derrière le rideau et réglaient les entrées et les sorties. Le public était disposé en fer à cheval sur les gradins, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Généralement, l'estrade était adossée contre le fronton ou des maisons. Sur la place de Tardets, les acteurs entraient et sortaient sur la scène par les fenêtres des maisons.

Le public, très calme et très attentif, savait apprécier la qualité des chanteurs, des acteurs et des

danseurs, au cours de cet événement dont la réussite contribuait au renom de leur village.

A la fin du spectacle, tous des acteurs donnaient le Chant de la Pastorale.

De nos jours, la tradition est respectée, et des pastorales ont toujours lieu en Soule (également en Basse-Navarre). De nouveaux livrets sont écrits, sur les thèmes anciens, mais avec des visions plus modernes, ou sur des thèmes nouveaux, touchant toujours le Pays basque, bien entendu. Une pastorale aura lieu en 1999 ou en l'an 2000 (au cours de l'été) à Esquiule, près d'Oloron-Sainte-Marie, village basque en ex-territoire béarnais.



Nicole Salingre
EREBERENTZIA

LE BONNET CAUCHOIS

Plus que le vêtement, dont les éléments se retrouvent à peu près dans toutes les provinces, les coiffes (ou coëffes) constituent l'élément caractéristique et original des costumes traditionnels, en particulier normands.

Loin de vouloir discourir sur toutes les sortes de coiffes normandes - la province est étendue et les coiffes variaient d'un "pays" à l'autre, voire d'un village à l'autre - mon propos se cantonnera à une sorte de coiffe : **Le bonnet cauchois**. (Le Pays de Caux correspond à la majeure partie du département de la Seine-Maritime, vaste plateau aux terres riches où polycultures et élevages ont toujours été florissants).

A l'origine, la coiffe a joué un double rôle : protéger la tête, dissimuler les cheveux, parure de la femme qui ne devait pas s'offrir à tous les regards. Toutes les coiffes sont des survivances locales des modes aristocratiques adoptées par la bourgeoisie et, par effet de mimétisme, par les femmes du peuple, citadines et paysannes (qui les ont conservées le plus longtemps).

Cette coiffe a été un bonnet supplémentaire que les Cauchoises avaient dans leur trousseau, en plus des autres bonnets et coiffes traditionnels.



Il s'agit d'un bonnet (sur armature carton) de soie, de drap d'or ou d'argent, très souvent rebrodé de fil d'or, broderie dont les motifs s'enrichissaient de paillettes, canettes, verroteries à facettes. Le bonnet servait de support à de longues bardes de mousseline et de dentelle (la coiffe proprement dite), différemment plissées et disposées d'une façon distincte suivant les localités. Les bardes posées sur le bonnet étaient le plus souvent bordées de dentelle au fuseau, parfois fort simple, dentelle que savaient faire les dentellières normandes.

Si les formes des bonnets variaient, ce n'était absolument pas en fonction de la géographie, car certaines femmes avaient des bonnets de formes différentes mais sensiblement de même hauteur.



Différentes formes de bonnets cauchois

Bien des hypothèses ont été avancées quant à l'origine de ce bonnet : hennin porté au XV^e siècle. Certains en reportent alors l'origine aux Croisades : "bonnet syrien qu'aurait imité le hennin".

Le coût d'un bonnet, en raison des matières qui le recouvrent, fait supposer que seules les femmes de l'aristocratie et de la riche bourgeoisie rouennaise, propriétaires de

domaines ruraux, pouvaient s'offrir ce type de riche bonnet. Ce qui est certain, c'est que les femmes du peuple n'hésitèrent pas à copier ce type de bonnet, se contentant d'un bonnet de soie ou en drap d'or, sans broderies, qu'elles faisaient border d'un étroit galon. Les bardes étaient alors souvent sans dentelle.

Dès 1850, le bonnet cauchois n'était quasiment plus porté.

Ces bonnets et coiffes caractéristiques étaient très fragiles, en raison des matériaux utilisés pour leur confection. Il ne s'en rencontre plus guère d'originaux en excellent état, même dans les musées. Heureusement, de solides fonds bibliographique et iconographique permettent actuellement d'en recréer.

ENVIRONS DE DIEPPE



COIFFE DE ROLLEVILLE

COIFFE DE SAINT VALÉRY EN CAUX



COIFFE D'YVETOT



APPROVISIONNEMENT DE PARIS EN "BOIS DE CHAUFFE ET DE FOUR" (suite et fin)

Les articles parus dans les numéros 9 et 10 de "US ET COSTUMES" ne concernaient que les bois de moules et de cordes (bûches) et le charbon de bois.

Cependant Paris avait aussi besoin de bois plus petits pour sa consommation, bois que les Parisiens ne pouvaient pas se procurer en quantité suffisante aux alentours de la ville. Je veux parler du "menu-bois" ou "menuise" c'est-à-dire les fagots ("margotins" à Clamecy) et les "cotrets" : cotrets de bois taillis et cotrets de bois rond. Les cotrets étaient des fagots faits avec du bois plus gros et plus long que pour les fagots ordinaires.

Tout un passage de la sentence de police du 27 Ventôse an X (18 mars 1801) à laquelle je me suis déjà référé (voir "Us et Costumes numero 10) est consacré à ce " menu bois ", ces fagots et cotrets. On y apprend que deux ports leurs étaient réservés à Paris, celui des "Miramiones et celui de "l'Escole".

Les "Miramiones" étaient les membres d'un ordre religieux fondé en 1661 (ordre des Filles de la Sainte Famille). Elles étaient appelées Miramiones parce qu'elles étaient logées dans l'Hôtel mis à leur disposition par la duchesse de Miramion. L'Hôtel de Miramion existe toujours au 47 quai de la Tournelle. C'est actuellement la propriété de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris qui y a installé son musée. Ceci indique l'endroit où se situait ce port.

Le port l'Ecole ou Escole (ancienne orthographe) était, quant à lui, situé sur la Seine à la hauteur de l'Eglise Saint Germain l'Auxerrois. Les alentours de cette église constituaient en effet le "quartier" de l'école.

Il est précisé qu'au port des Miramiones ne pourra être mis qu'un seul bateau à la fois, ou deux barquettes ou

"thoues"¹ tandis qu'au port de l'Ecole la limite est de trois bateaux ou quatre thoues.

Les bateaux de fagots ou de cotrets ne peuvent être mis à port qu'à leur tour. Ceux qui "arrivent du haut" prennent leur rang à leur entrée à Paris au bureau des arrivages par eau établi à la Rapée et sont garés au dessous de la barrière de l'Hôpital (il s'agit de l'hôpital de la Salpêtrière).

Les propriétaires des bateaux venant du haut doivent déclarer au bureau des arrivages quel est celui des ports des Miramiones ou de l'Ecole pour lequel leurs bateaux sont destinés. Les bateaux destinés au port de l'Ecole ne peuvent y être descendus qu'autant que le port des Miramiones se trouve garni.

Il est encore précisé que "tout bateau de fagots ou de cotrets qui ne sera pas conduit à son tour au port indiqué perdra son rang d'arrivage et ne pourra être vendu qu'après tous les bateaux de fagots et cotrets alors enregistrés"

"Un bateau de fagots ou de cotrets ne peut pas rester en vente plus d'un mois"

Après ce délai, les fagots non vendus seront enlevés, transportés dans un chantier et le bateau retiré du port";

Enfin, contrairement aux bûches qui ne peuvent être vendues que sur les chantiers, les fagots et cotrets peuvent être vendus sur bateau dans les deux ports des Miramiones et de l'Ecole.

Daniel Paulien

¹ "thoues" ou "toues" : il s'agit ici de petits bateaux à fond plat semblables à ceux utilisés en Val de Loire pour la pêche de l'alose.

La 40^e RONDE de FRANCE



*DANSES et MUSIQUES TRADITIONNELLES
DES PROVINCES FRANÇAISES*

DIMANCHE 18 OCTOBRE

*THEATRE CLAUDE DEBUSSY
MAISONS ALFORT*

Le ruban bleu (bourrée 2 temps)

Trad Berry, centre . Ronde de France (AL 98)

♩=136

1. 2. (variante)

Bourrée plénière (bourrée 3 temps)

Trad. Haut-Agenais, reprise en Fest Noz

♩=80

Lam Sol Lam Sol Lam Sol

Lam Sol 1. Lam 2. Lam Sol Lam Sol

Lam Sol Lam Sol 1. Lam 2. Lam

Le Rondeau

D.P. Régional. Ronde de France (AL 1998)

$\text{♩} = 128$

The musical score for 'Le Rondeau' consists of three staves of music in 8/8 time. The tempo is marked as quarter note = 128. The first staff begins with a repeat sign and contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The second and third staves continue the melody, with the third staff ending with a double bar line.

En revenant des noces (marche)

D.P. Régional. Ronde de France (AL 1998)

$\text{♩} = 128$

The musical score for 'En revenant des noces (marche)' consists of three staves of music in 2/4 time. The tempo is marked as quarter note = 128. The first staff begins with a repeat sign and contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. Above the first staff, there are three first endings marked with '1.'. The second and third staves continue the melody, with the third staff ending with a double bar line. Above the third staff, there are two first endings marked with '1.' and '2.'.

Valse

Bretagne. Ronde de france (AL98)

The musical score is written on seven staves in treble clef, 3/4 time. The tempo is marked as $\text{♩} = 166$. The piece consists of a main melody with several first and second endings. The first ending is marked '1.3.' and occurs at the end of the first staff. The second ending is marked '2.' and occurs at the end of the second staff. The third ending is marked '4.' and occurs at the end of the third staff. The piece concludes with a first ending marked '1.' and a second ending marked '2.' at the end of the seventh staff.